QUATRIEME ANNEE. — N° 804.

LUNDI 12 JUIN 1916.

MINISTÈRE DE LA GUERRE — BUREAU DE LA PRESSE — 110, Rue de Rivoli

Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

DIRECTION & PUBLICITÉ
14, rue Drouot (Paris 9e). — Téléph. : CENTRAL 69-70

Abonnements : Paris 20 fr.; Départements 24 fr.; Étranger 32 fr.

DIRECTEUR :
Miguel ALMEREYDA

RÉDACTION & ADMINISTRATION
142, rue Montmartre (Paris 2e). — Téléph. CENTRAL 80-62

Cinq Centimes le Numéro (Paris et Départements) : Cinq Centimes

LA VIE TROP CHÈRE

Sommes-nous bien ravitaillés?

Comme le café de Joséphine...

L'émoi est grand, ces temps-ci, chez nos confrères. On vient d'apprendre que les pommes de terre de Bretagne s'en vont en Angleterre !... C'est drôle de découvrir la lune. En tout cas, ce n'est pas une découverte bien sensationnelle. Il n'y a pas que le café de Joséphine qui fiche le camp, comme on le voit. J'ajouterai, — ce que j'ai déjà dit sur tous les tons — que les canards nantais, les dindes de la Touraine et de la Sologne, les poulets de la Bresse ou du Mans, les œufs du Centre-Ouest, les beurres de la même région s'en vont, également, par le même chemin, en nous passant ironiquement sous le nez, même dans les temps de disette.

On invoque le manque de wagons quand il s'agit de notre approvisionnement ; mais les wagons se rassemblent, comme par enchantement, dès qu'il s'agit de celui de la Suisse et de l'Angleterre. Ce phénomène du temps de paix subsiste en temps de guerre : Bâle, par exemple, se nourrit de marchandises françaises, ravitaille le tourisme, la Suisse entière et même, en toute saison, les villes d'eaux des montagnes de Savoie ou du littoral méditerranéen.

Quant au marché de Londres, il absorbe toutes nos denrées de choix, et ne nous laisse que le rebut de notre production. La comparaison des devantures, dans la cité d'outre-Manche, avec les devantures parisiennes, nous édifierait à cet égard. Nous subissons même, ici, l'influence des cours de la Grande-Bretagne ! — en payant plus cher.

Paris, en raison de notre production nationale alimentaire si intense, si variée, si pleine d'excellence ; Paris, en raison de sa merveilleuse position géographique, au nœud de jonction de toutes les voies ferrées, devrait, en toutes circonstances, garder son pouvoir de ravitaillement, être le distributeur idéal, le régulateur parfait des achats et des ventes. Cela n'est plus. Son marché dégénère, se rétrécit, s'atrophie sans qu'on veuille apporter l'ombre d'un remède convenable. Nous pourrions doubler, tripler nos arrivages, nous n'en ferons rien ; nous protesterons contre la vie chère, nous conserverons des règlements caducs, datant de Colbert, mais nous nous garderons bien de toucher au nœud gordien qu'un pouvoir énergique aurait le devoir de trancher.

OU L'ON VOIT QUE LE LAPIN N'A PAS COMMENCE

En vérité, nous souffrons de trois fléaux : l'octroi, les tarifs de l'exportation, les ordonnances qui ne règlent rien et n'apportent que remèdes illusoires, sinon complètement désorganisateurs. J'ai, naguère, enquêté dans la France entière. Je n'ai recueilli que des doléances. Est-il nécessaire de les traduire ? Essayons !... Ecoutez un refrain qui est celui de M. Daguin, secrétaire général d'un syndicat de marchands-expéditeurs d'œufs, de beurre, de volailles, — syndicat qui rayonne sur cinq grands départements :

« Nous ne cessons de viser à l'augmentation de nos envois sur le marché de Londres, car, à bien des points de vue, le débouché anglais est le plus avantageux. Les denrées alimentaires n'y sont pas frappées de droits d'octroi ; leur transport est moins onéreux que s'il s'effectuait à destination de Paris. Pour expédier une tonne d'œufs sur Paris, cela coûte 84 francs, sur l'Angleterre, cela ne coûte guère que 50 fr. C'est une anomalie criante qui rapporte tout de suite 34 francs à l'expéditeur. Le temps n'est pas éloigné où la Vendée ne vous fournira plus une seule volaille. L'Anglais, qui n'a pas le gabelou paiera toujours 0 fr. 10 ou 0 fr.20 de plus au kilog que ne paie l'acheteur parisien qui a à supporter, lui, 0 fr. 30 d'octroi par kilog.

Au surplus, regardez ce qui se passe pour le lapin : autrefois, on payait 9 fr. de droits par 100 kilos à Paris ; on a porté arbitrairement ces droits à 18 fr. Ce n'est pourtant pas une denrée de luxe, que le lapin !...(1) On le transporte, d'ailleurs, dans des conditions absolument décourageantes ; les vivants mélangés avec les morts. Les marchandises, faute de wagons appropriés, s'avarient... Vous comprenez qu'on soit prudent ! »

Que voulez-vous répondre à cela ? Avons-nous changé quoi que ce soit à cet état de choses ?... Non, au contraire, toutes les aggravations s'accumulent, depuis la guerre.

LE MIDI NE BOUGERA PAS

Ecoutez à présent ce que dit M. Capgras, président d'un syndicat analogue englobant tous les expéditeurs des départements dont le Tarn-et-Garonne est le centre :

« Le Midi pourrait aisément, à un moment donné, tripler ses envois sur la capitale. Nous y envoyons du raisonnable, en saison. Pleut-il ?... Grappes mouillées ! grosses pertes !... Nous payons pourtant des droits *d'abri* élevés. Il n'y a que les droits qui ne soient pas illusoires. Par suite du retard d'arrivée, beaucoup de nos denrées périssables sont perdues. En temps ordinaire, nous sommes condamnés à charger nous-mêmes nos wagons. Le petit producteur ne peut rien expédier : les groupages sont interdits, parce que chaque expédition individuelle rapporte 0.45 de timbre à l'Etat. Les expéditions individuelles comprenant moins de 5.000 kilos sont trop onéreuses ; on n'en fait pas — ou peu, car elles ne donnent droit à aucun tarif réduit. Les volailles mortes ne peuvent être envoyées que si la température s'y prête : elle s'y prête de janvier à fin mars. Durant les neuf autres mois, des wagons aménagés spécialement seraient nécessaires, mais nous n'en avons pas... car les Français ne sont pas à la hauteur, comme on dit. Et ceci s'applique exactement aux viandes de boucherie que nous n'avons pas d'intérêt à produire abondamment, malgré nos fourrages à foison. »

Là-dessus, j'ai jeté un coup d'œil sur les cours des denrées de consommation courante, dressés par la préfecture de police, à la date du 7 juin dernier. J'y ai lu :

« *Volaille :* L'irrégularité des arrivages, comme *tous les ans à cette saison*, ne permet pas, jusqu'à nouvel ordre, d'établir les cours de la volaille. » C'est concluant.

LE BONHEUR DES COCHONS

Et j'ai songé mélancoliquement qu'avant la guerre, j'ai vu enterrer les choux-fleurs du Languedoc, les artichauts du Roussillon ; j'ai vu nourrir des troupeaux de brebis avec les salades du Var, et des troupeaux de cochons avec les pêches d'Olmito, en Corse. Les envois ne sont rémunérateurs sur Paris que si le prix des marchandises est élevé, autrement les transports absorbent la vente. La sueur des producteurs enrichit seulement les compagnies. Une salade qui vaut un sou sur le marché, ou un chou-fleur qui vaut cinq sous ont payé une somme, l'une plus d'un sou, l'autre plus de cinq sous au chemin de fer qui les a amenés. Et puis, qu'on ne l'oublie pas :

Celui qui expédie des Deux-Sèvres 1,000 kilos d'œufs sur l'Angleterre gagne 34 francs. Il perd ces 34 francs s'il expédie sur Paris, je le répète.

Celui qui expédie de Marseille 1.000 kilos de légumes sur l'Angleterre ne paie que 101 francs pour Boulogne ; si ces denrées ne vont qu'à Paris cela lui coûte 10 fr. 50 en plus. Si on payait pour Paris un prix de transport proportionnel au prix de transport pour Boulogne, les frais pour la tonne de légumes ne seraient plus que de 77 francs et, de ce fait, le producteur qui expédierait sur Paris plutôt que sur l'Angleterre gagnerait 111 fr. 50 — 77 fr. = 34 fr. 50. Notre marché recevrait des denrées en abondance et le consommateur y trouverait son compte.

Ne nous illusionnons pas, il n'en sera rien. Nous savons peut-être très bien faire les affaires de nos amis, mais nous ne savons pas faire les nôtres. On ne peut que le regretter.

Gilles NORMAND.

(1) Je signale à mes lecteurs l'existence de la Ligue pour la Suppression des Octrois, dont le siège est 6, quai de Gesvres, Paris. Renseignements gratuits, sur demande.

LIRE DEMAIN :
MANIFESTATION DE VOLONTE
par M. Victor Dalbiez, député

DEUX CHUTES

Salandra et Roosevelt

M. Salandra est mis en minorité et M. Roosevelt n'est pas choisi par le parti républicain.

Ces deux événements comportent pour nous des enseignements.

Les Américains de Paris prévoyaient l'échec de M. Roosevelt.

« Il n'a jamais eu aucune chance, disaient-ils. Mais, s'il en avait eu, les Français les lui auraient fait perdre.

L'amour-propre national est tel que c'est condamner quelqu'un à leurs yeux, que de vouloir le leur imposer, ou même le leur recommander. »

Ces Américains savaient pourtant que M. Hugues Le Roux, s'il représente un canton de Seine-et-Oise, ne représente pas la France. Ils avaient lu des articles comme celui de J.-L. Chastanet disant : « Je vote pour Wilson ! » Mais ils connaissaient leurs compatriotes.

Que quelques Français aient pu contribuer à l'échec de M. Roosevelt en recommandant trop sa candidature, ce n'est pas un grand malheur. Ce qui serait fâcheux, ce serait que, pour avoir trop raconté que Roosevelt était le candidat des Alliés, ils aient donné à nos ennemis le droit de présenter son échec comme un échec pour nous.

Au lieu de vouloir donner des leçons aux neutres, nous ferions mieux, parfois, d'en prendre chez nos Alliés. Nous pourrions, par exemple, apprendre d'eux à mieux respecter les droits souverains du Parlement.

Parce qu'il avait voulu bâillonner la Douma, le premier ministre russe fut, il y a quelques mois, chassé du pouvoir. La chute de M. Salandra a les mêmes raisons. Nous avions fait prévoir que M. Salandra, pour lequel les peuples alliés n'ont que de l'estime, serait un jour victime de son dédain du Parlement, de sa méconnaissance des droits de la représentation nationale. C'est ce qui lui arrive. Voyez ce que disent les dépêches de Rome : « On lui reprochait également de ne pas traiter la Chambre avec les égards qu'elle croyait mériter, en refusant de la mettre au courant, d'une manière détaillée, de la situation militaire et d'accepter son contrôle et sa collaboration dans toutes les graves questions de l'heure présente... »

La guerre, qui porte au maximum les sacrifices imposés aux peuples, n'a supprimé nulle part le droit de ces peuples à voir leur souveraineté respectée.

Georges CLAIRET.

SUR TOUS LES FRONTS

Les Russes marchent sur Lemberg

UNE CONTRE-OFFENSIVE ITALIENNE

En France on ne signale que de vives canonnades et quelques escarmouches

Communiqué Officiel

11 Juin — 15 heures

677e JOUR DE LA GUERRE

Entre l'Oise et l'Aisne, notre artillerie a détruit un ouvrage ennemi dans la région du bois Saint-Mard.

En Argonne, lutte de mines à notre avantage à la « Haute-Chevauchée » ; nous avons fait jouer un camouflet qui a détruit les travaux souterrains de l'ennemi. L'explosion de deux mines allemandes a provoqué un seul entonnoir de quatre-vingts mètres de diamètre, dont nous avons occupé les bords sur trois côtés.

Sur le front Nord de Verdun, intense lutte d'artillerie sur les deux rives de la Meuse.

Sur la rive gauche, deux coups de main dirigés par l'ennemi, l'un sur nos positions de la côte 304, l'autre à l'est de cette côte ont complètement échoué. Aucune action d'infanterie sur la rive droite.

En forêt d'Apremont, deux petits détachements ennemis qui avaient pénétré dans des éléments de tranchées avancées en ont été rejetés avec des pertes après un combat corps à corps.

Dans les Vosges, l'ennemi, à la suite d'un violent bombardement, a pu aborder nos tranchées au Sud du col de Sainte-Marie. Une contre-attaque à la grenade, déclanchée par nous, l'a aussitôt repoussé.

Sur le front Oriental

La victoire russe se précise et s'amplifie; le front autrichien a cédé, et nos alliés, en six jours, ont rafle plus de 71.000 prisonniers.

Ils avancent maintenant sur Kovel, menaçant Lemberg, dont on annonce, peut-être un peu prématurément, l'évacuation. Il est probable qu'ils occupent maintenant Czernovitz, capitale de la Bukovine.

Si l'on en croit des informations de source autrichienne, les Austro-Allemands se résigneraient à un repli systématique de leurs armées depuis Kovel et Dudno jusqu'à la frontière de la Galicie centrale.

Le communiqué russe se contente de signaler de violents combats au nord-est de Tarnopol, et l'occupation de la position fortifiée de la rive est de la Strypa.

Hier matin, nos alliés sont entrés à Buczaz, et, developpant leur offensive le long du Dniester, ils se sont emparés du village de Sclanka.

Un grand parc d'artillerie est tombé entre leurs mains à Potczloty.

Sur le front Britannique

On signale un bombardement violent de toute la région d'Ypres ; les Allemands canonnent les lignes anglaises avec la plus grande vigueur, particulièrement les tranchées de la région nord du chemin de fer de Comines et celles de l'ouest du village du Hooghe.

Sur le front Italien

Les attaques autrichiennes, après leur violence extrême de ces jours derniers, tendent à faiblir sur tout le front italien.

Nos alliés, sur divers points, notamment dans la haute Vallarsa, dans le secteur du mont Novegno (torrent Posina), et fond de la vallée de l'Astico et sur les pentes du mont Cengio, ont contre-attaqué et réalisé quelques progrès.

Dans les hautes vallées de Boite et de l'Ansiei, les Italiens continuent méthodiquement leur marche en avant.

Duel d'artillerie de faible intensité sur tout le reste du front.

Les avions autrichiens continuent leurs incursions sur les diverses localités de la plaine vénitienne, causant des dommages assez peu importants.

Une escadrille italienne a bombardé les campements et les défenses autrichiennes de l'Assaot et de l'Astico, et est rentrée indemne à son point de départ.

DERNIERES NOUVELLES de France et de l'Étranger

Au Ministère de la Guerre

Contrairement à ce qui a été dit dans certains journaux, les services du ministère de la guerre continuent à fonctionner pendant les fêtes de la Pentecôte.

Il en est de même au ministère de la marine.

Les pertes allemandes

Des renseignements de source sûre permettent d'affirmer que l'énormité des pertes allemandes déprime les esprits et que la population en Allemagne est très affectée par les appels des hommes jusqu'ici mis en sursis d'appel.

Les groupements corporatifs, les associations font le bilan de leurs morts ; le chiffre en est « énorme ».

On aura une idée des pertes subies par les cadres en retenant les deux indications suivantes fournies l'une par un feldwebel, la seconde par un lieutenant-colonel tué au cours de la campagne.

1. 86e régiment d'infanterie, 9e corps d'armée. De tous les officiers que notre compagnie comptait au début de la guerre, il n'en reste actuellement plus qu'un. Il en est de même pour les autres compagnies de notre bataillon.

2. Le 75e régiment d'infanterie, 9e corps d'armée, a énormément changé. Il ne reste que deux des officiers. — (*Havas.*)

L'Opposition Socialiste en Allemagne

SEANCE ORAGEUSE AU LANDTAG PRUSSIEN

Berne, 11 juin. — La séance tenue hier par le Landtag prussien a été particulièrement orageuse.

La discussion s'est de nouveau engagée sur le différend qui avait surgi entre le Landtag et le chancelier, au sujet des questions de politique étrangère.

On se souvient que M. de Bethmann-Hollweg avait déclaré que la Chambre prussienne n'avait ni le pouvoir ni le droit de voter une résolution concernant la politique étrangère de l'Empire allemand. Le Landtag prétend, au contraire, que sa constitution lui donne absolument ce droit.

Malgré l'avis du président, comte Von Schwerin Loewitz, qui avait demandé qu'on s'abstint au cours des débats de discourir sur la politique générale, le député socialiste Stoebel a déclaré que la situation réelle était cachée au peuple, et que les comptes rendus des débats ne sont pas l'expression de la vérité. *En dépit d'une intervention du vice-président, Von Breitenbach, Stoebel peut encore ajouter : « En Allemagne, on trompe systématiquement l'opinion publique ; on cache à la population la véritable situation militaire et politique. »* Le président retire la parole au député socialiste qui quitte la tribune en déclarant : « Nous en reparlerons, car vous avez tous votre part de responsabilité dans cette guerre. »

Finalement, l'assemblée a accepté une motion de confiance au gouvernement, mais comportant cette réserve que le Landtag entend conserver l'usage de ses droits constitutionnels.

L'Offensive Russe

Berne, 11 juin. — Les Autrichiens annoncent que les combats acharnés ont repris sur tout le front. Huit fois attaqués au sud du Dniester et sur la Strypa inférieure, leurs troupes ont été obligées de passer sur la rive occidentale du secteur de Luck ; des combats se livrent à l'ouest du Styr.

La Crise Ministérielle en Italie

A la suite d'un débat mouvement sur la discussion de la politique financière du gouvernement, la Chambre italienne a refusé à M. Salandra l'ordre du jour de confiance que lui demandait celui-ci.

Par 197 voix contre 158, le cabinet italien a été mis en minorité. Les ministres ont aussitôt offert au roi leur démission collective.

L'opinion prévoyait, depuis quelques jours ce dénouement, et à Rome on a accueilli sans trop de surprise le communiqué de l'Agence Stefani, relatif à cet événement.

Il convient de rappeler que c'est sous le ministère sortant que les grandes décisions de la politique étrangère italienne furent prises : la neutralité italienne en août 1914, la déclaration de la Triplice, en mai 1915, et, quelques jours plus tard, la déclaration de la guerre à l'Autriche.

LES CONSULTATIONS

Rome, 11 juin. — Le *Messaggero* dit : « Immédiatement après la séance de la Chambre, M. Salandra a convoqué hier soir les ministres.

Après un bref échange d'idées, il a été décidé que le cabinet donnerait sa démission.

M. Salandra annoncera cette démission lundi à la Chambre et mardi au Sénat.

Après le conseil des ministres, M. Salandra a rédigé une longue dépêche pour le roi, qui sera à Rome ce soir ou demain matin pour commencer les consultations habituelles.

Roosevelt est knock-out

Quel sera le programme de M. Hughes ? C'est maintenant toute la question

New-York, 10 juin. — Maintenant que la Convention républicaine a désigné le juge Hughes que les progressistes ont acclamé le nom de « Teddy » et que la désignation par M. Roosevelt du sénateur Henry Lodge comme candidat de conciliation a reçu un accueil plutôt frais, même de la part des progressistes, que va-t-il se passer ?

Les démocrates manifestent une joie délirante, persuadés maintenant, que M. Roosevelt est battu, que la réélection du président Wilson est assurée.

Cependant, quand les nouvelles du résultat du scrutin des deux Conventions arrivèrent à New-York, on offrit la réélection de M. Wilson à trois contre un, mais il n'y eut aucun preneur.

M. Roosevelt soutiendra-t-il M. Hughes ? A ce sujet, les avis sont partagés. Il faut se souvenir, prétendent les uns, que la nomination du procureur à la Cour Suprême a été favorisée par des influences progermaines, qu'à aucun moment il n'a condamné les pratiques des Allemands, et que M. Roosevelt le lui a violemment reproché.

A cela, d'ailleurs, les partisans de M. Hughes répondent qu'un homme d'origine anglaise et galloise, comme est leur candidat, ne peut être favorable aux méthodes de guerre de l'Allemagne.

D'autre part, on annonce que M. Roosevelt, en refusant d'être le candidat du parti progressiste, aurait fait connaître qu'il appuierait la candidature de son heureux concurrent à certaines conditions.

Il veut d'abord savoir quelles sont les vues de M. Hughes sur les questions les plus importantes de la situation politique actuelle, à savoir celle des Germano-Américains, et celle de la défense nationale. On attend avec curiosité le programme de M. Hughes que celui-ci, en raison de ses fonctions à la Cour Suprême, n'a pas encore fait connaître.

Actuellement, il n'est plus tenu à la même discrétion puisqu'il vient de démissionner.

M. ROOSEVELT NE VEUT PAS ETRE ELU

Chicago, 11 juin. — M. Roosevelt a télégraphié à la Convention des progressistes qu'il refusait sa nomination pour le moment.

Il propose la nomination du sénateur Lodge comme candidat transactionnel.

A Oyster Bay, M. Roosevelt a refusé de se laisser photographier par des journalistes et leur a dit : « Non, j'ai quitté le monde politique. » (*Havas.*)

...MAIS M. HUGHES ACCEPTERAIT !

Washington, 11 juin. — M. Hughes, ayant accepté sa nomination par la Convention républicaine, a télégraphié qu'il aurait préféré rester juge, mais que son devoir était d'obéir à l'appel qu'on lui a adressé en cette époque critique de l'histoire nationale.

Il a préconisé le maintien ferme et résolu des droits des citoyens américains sur mer et sur terre, ajoutant que les rapports des Etats-Unis avec les nations étrangères souffrirent d'une façon inappréciable de la politique faible et hésitante suivie envers le Mexique.

M. Hughes a approuvé entièrement le programme tendant à ce que la nation soit prête à toute éventualité, même dans le domaine de l'industrie en prévision de l'état de choses après la guerre ; et il s'est prononcé en faveur du rétablissement des droits d'importation protecteurs.

La question des taxis à Paris

La question des taxis préoccupe de plus en plus les Parisiens. Ce n'est point qu'il faille attacher une grande importance aux revendications de ceux auxquels les moyens de transport, le soir, ne servent qu'à faciliter leur désir de plaisirs mais ceux-ci ne sont pas seuls en cause. Il ne faut jamais oublier que ceux qui cherchent à se distraire font vivre une multitude de gens qui, eux, gagnent leur vie à distraire les autres. C'est ainsi que la vie nocturne à Paris, pendant la guerre, si futile en apparence, est d'ordre économique et social. On comprend alors le rôle important que joue la question des taxis puisque, sans taxis, le public élégant et riche des quartiers aristocratiques reste chez lui au lieu de sortir et fait ainsi des économies forcées.

Or, il faut bien le dire, personne ne s'est préoccupé sérieusement de cette question importante.

On a raillé les chauffeurs qui passent en vitesse et refusent de « charger ». On s'est indigné, et ces indignations se sont traduites, presque chaque soir, par des incidents, où la plupart du temps, force n'est pas restée au règlement de police car les sergents de ville ont dû demeurer sourds aux doléances du public et impuissants devant le mauvais vouloir des chauffeurs.

Il faut dire aussi que ceux-ci ne sont pas seuls en cause. Malgré les « moyennes » honorables que la pénurie de voitures leur permet d'atteindre, tout n'est pas rose dans leur métier. Les compagnies leur imposent des obligations qui grèvent lourdement les bénéfices de leurs journées. Et puis, il y a le prix de l'essence.

Tout ceci, certes, n'excuse pourtant pas la tyrannie dont le public est victime mais il y a une autre question pour la solution de laquelle la préfecture de police est beaucoup moins désarmée. Depuis quelque temps, on voit circuler des voitures automobiles dont l'allure rappelle celle du fiacre antédiluvion qui s'en allait *cahin-caha*. Ces voitures en mauvais état font souffrir autant le conducteur que le client. Détail digne de remarque : tandis que le moteur souffle et n'en peut plus, le taximètre lui, marche toujours excellemment et souvent même marche trop. C'est sans doute que les loueurs ont plus d'intérêt à faire vérifier et à soigner le taximètre que le moteur.

Les chauffeurs eux-mêmes se plaignent car lorsqu'ils restent en panne, c'est pour eux la perte sèche du manque à gagner.

Il y a là, évidemment, un vice auquel il importe de remédier.

Grâce pour Menu !

Un Forçat évadé revient deux fois en France pour se battre : On le renvoie au Bagne !

Enfant abandonné, condamné aux travaux forcés pour complicité de vol, Victor Menu s'était évadé de la Guyane. Après des aventures extraordinaires, il était parvenu à se réfugier en Colombie et à s'y refaire, par son travail, une existence tranquille et aisée.

La guerre est déclarée. Menu veut remplir son devoir de soldat. Le consul de France à San Marta lui donne sa parole qu'il ne sera pas inquiété en France s'il revient combattre pour elle. Il s'embarque dès le mois d'août 1914. Jugé inapte au service, il est rapatrié.

En avril 1915, Menu apprend que l'autorité militaire convoque tous les réformés pour un nouvel examen. Il s'embarque à nouveau, tant sa volonté de réhabilitation est ardente et profonde. Reconnu, arrêté, il attend à Saint-Martin-de-Ré d'être renvoyé en Guyane.

La Ligue des Droits de l'Homme a demandé au Président de la République la grâce de Menu. Elle croyait l'avoir obtenue. Le Ministère des Colonies se ravise et la refuse.

Nous en appelons à la bienveillance de M. Doumergue et de ses collègues.

Il ne faut pas que Menu soit renvoyé au bagne.

Etcheverry se bat. Que Victor Menu le rejoigne !

FAITS DIVERS

Le brigadier Bedcheu, du commissariat d'Aubervilliers, a reçu hier soir, à 7 h. 40, une balle de revolver à la hanche gauche, au moment où il s'apprêtait à intervenir dans une rixe entre deux individus, qui avait lieu dans les dépendances du Kursaal d'Aubervilliers.

Les premiers soins lui ont été donnés à l'hôpital militaire d'Aubervilliers.

Il a été transporté ensuite à l'hôpital Saint-Louis.

Son état n'est pas inquiétant.

Le meurtrier est activement recherché, et son arrestation prochaine est probable.

Le préfet de police, accompagné de M. Moulon, directeur de la police judiciaire, s'est rendu ce matin, à 11 heures, auprès du blessé.

EN PLEIN MYSTÈRE

Les visiteurs de la morte

La tombe de Lantelme profanée

Cette pauvre Lantelme qui, quoi qu'on en ait dit, avait horreur, au moins dans les derniers temps de sa vie, du bruit fait autour de son nom, n'aura pas trouvé le calme même après la Mort. Pour la seconde fois, sa tombe a été profanée.

Déjà, une première fois, en 1911, des individus restés inconnus, avaient ouvert son cercueil. Des mains criminelles avaient fouillé le corps en décomposition pour y découvrir, avait-on dit, un riche collier de perles qu'ils croyaient enfoui avec la morte, à l'instar de la parure de perles de jeu Chauchard. Ils en furent pour leurs peines. Il n'y avait pas de collier.

L'affaire fit grand bruit. Le mari, M. Alfred Edwards, vivait encore, et la mort tragique de Lantelme était trop récente pour que la profanation ne provoquât pas l'émotion publique. Quelques journaux rappelèrent à ce propos le drame mystérieux dont Lantelme fut la victime. M. Alfred Edwards protesta et envoya du papier timbré. Un procès suivit au cours duquel Me Labori soutint la demande de M. Edwards. L'éminent avocat déçut, d'ailleurs, ceux qui espéraient que les débats judiciaires éclairciraient l'énigme dramatique d'Emmerich. Une condamnation bénigne frappa le gérant du journal qui avait publié l'article incriminé. D'autres journaux, qui y avaient fait allusion, publièrent des rectifications, et, notamment, l'Œuvre, de M. Gustave Téry, alors hebdomadaire.

La mort d'Alfred Edwards et son testament firent évoquer une dernière fois le nom de Lantelme. Et voilà que, tout à coup, la nouvelle profanation commise hier sur son cercueil, vient rappeler les circonstances de sa fin tragique, en pleine jeunesse et dans tout l'éclat de sa beauté. Pauvre Lantelme ! Il semble qu'un mauvais démon se soit acharné à la tirer de l'obscurité pour la jeter en pâture en pleine lumière de l'actualité scandaleuse. Des moralistes vous diraient peut-être que ce mauvais démon n'est pas autre chose que la Morale immanente qui prend une éclatante revanche sur les triomphes éphémères de ceux — et de celles — qui bravent ses lois et qui se manifeste avec d'autant plus d'éclat que sa manifestation doit servir d'exemple. Ces moralistes guindés dans la raideur de leurs préjugés religieux vous conteront sans doute que leur Morale se révèle pour rappeler le meurtre impuni de Lantelme et la vie scandaleuse de la victime, à l'heure qui voit s'accomplir tant d'héroïques exploits et surgir tant de sacrifices et tant de dévouements.

Jacques LANDAU.

LA PROFANATION

Des vampires, une première fois, le 12 décembre 1911, violèrent la sépulture de Lantelme, dans l'espoir d'y trouver le collier de perles royal que la légende disait avoir été laissé au cou de l'artiste par son mari, M. Alfred Edwards ; ils repartirent bredouille. Ils ont renouvelé leur ignoble profanation au cours de l'avant dernière nuit.

Cette fois, ils ont attendu la fermeture des portes et se sont laissés enfermer dans le cimetière. Quand la nuit fut venue et après que le gardien, l'unique gardien du Père-Lachaise, eut fait sa ronde, ils commencèrent leur lugubre besogne.

DANS LA NUIT

D'abord, ils descellèrent la porte du caveau, — alors que la première fois, ils étaient passés par la verrière de la chapelle — et attaquèrent la dalle, la lourde dalle de 150 kilos, qu'ils soulevèrent, diaboliques titans, et déplacèrent sans bruit.

Il y a dans cette large tombe, sept cercueils et pourtant les vampires n'hésitent pas ; c'est à celui de Lantelme qu'ils s'en prennent immédiatement. Ils déboulonnent le couvercle, et parmi ces sépultures de repos, parmi le silence inquiétant des tombes, le crissement de la scie qui entame la bière de plomb grince effroyablemnt.

POURQUOI ?

Lorsque le cadavre — et quel cadavre après bientôt six ans — apparaît, ils fouillent, cherchent... quoi Sont-ce les bijoux ?

Pourtant, ensuite de la première profanation, la famille annonça dans la presse qu'elle avait retiré le sachet à bijoux et le collier oriental et les trois perles qu'il contenait.

Alors, devant qui se trouve-t-on ? Serait-ce la trop fameuse bande des vampires dont les exploits défrayèrent la chronique dans les premiers mois de 1914 ?

C'est là que le mystère commence. Les premiers malfaiteurs qui violèrent la sépulture de Lantelme ne trouvèrent rien. Qu'y venaient chercher ceux-ci ?

Et pourquoi, subitement, ont-ils abandonné leur violation ?

Ils ont laissé leurs outils sur place, comme les gens qui se sauvent éperdus. Subitement, l'horreur de leur forfait a dû leur apparaître, le grand mystère de la mort a dû glacer leur sang, immobiliser leurs bras, car ils ont tout laissé par terre, à côté de la tombe éventrée, leur pioche, leur marteau, leurs cordes et leurs pinces.

PREMIERS INTERROGATOIRES

M. Lardanchet, l'actif commissaire du Père-Lachaise a fait les premières constatations, sans avoir pu relever le plus léger indice. Il ne sait comment orienter ses recherches.

Ce matin Mlle Colonna Romano, légataire universelle d'Alfred Edwards, accompagnée de son collègue de la Comédie-Française, M. Georges Grand, est venue au Père-Lachaise. Elle a fourni au commissaire de police tous les renseignements possibles pour tâcher d'éclaircir cette ténébreuse affaire qui, si on arrive un jour à en percer le mystère, fera connaître les motifs des profanations successives de la sépulture de la pauvre Lantelme, la malheureuse Lantelme, à qui il semble qu'on ne veut pas laisser de repos, même dans la Mort.

Aux Ecoutes

Visions rapides

Sur un boulevard de Montmartre passe une, puis deux, puis trois grandes voitures automobiles. Des vieilles y sont juchées, vieilles au bonnet plat, blotties l'une contre l'autre, avec sur le visage un étonnement qui n'est point sans effroi.

Une sœur dont la coiffe battant au vent semble une grande mouette blanche les accompagne. Les vieilles gardent l'immobilité, pauvres petites vieilles effarées de cette machine qui va si vite, oiseaux débiles chassés de leurs vieux nids.

Dans la rapidité de la vision, c'est un rappel fugitif des calmes béguinages de Bruges ,dormant au long des canaux somnolents, des béguinages vidés par l'épouvante de la brusque invasion.

Quelques instants après, d'autres voitures semblables s'avancent. Celles-là sont bondées de soldats anglais qui, eux, n'engendrent nulle mélancolie.

Blonds, frais et souriant de toutes leurs dents, ils saluent les passants, poussent des hourrahs et sur leur passage laissent un sillage de gaîté et de force.

Aïeules fanées et tremblantes, Tommies jeunes et solides, dans le soir bleu qui tombe sur Paris, s'en sont allés, emportant avec eux un lambeau du destin des races qui s'agite dans l'inquiétant avenir.

JIM.

Le commandant Raynal, l'héroïque défenseur du fort de Vaux, n'est pas resté enseveli sous les décombres de la forteresse, comme on pouvait le redouter. Après avoir poussé la résistance aux extrêmes limites des forces humaines, à court de munitions et de vivres, les débris de la petite garnison ont dû déposer les armes.

Le commandant Raynal, fait prisonnier, a été conduit à Mayence. En témoignage d'estime pour sa magnifique défense, l'état-major du kaiser l'a autorisé à conserver son épée.

Soulignons ce geste : il en rachète d'autres.

Dans le *Rappel*, M. Roux-Costadau, nous parle du commandant Raynal, l'héroïque défenseur du fort de Vaux.

« En cette large avenue qui s'ouvre sur les sommets de Montparnasse, écrit-il, nous habitions la même maison. Le hasard nous avait mis en relations ,et de nos rencontres fréquentes, une grande sympathie était née.

« Je le revois encore avec sa bonne et franche figure, au front empreint de ténacité et sous lequel s'éclairaient des regards pétillants. Il était gai, il était simple. J'ai dans mes mains, l'impression de la cordiale franchise de ses mains.

« Sorti du peuple ,l'âme du peuple était en lui. Il aimait la démocratie. Je le savais ouvert aux idées nouvelles, à toutes celles qui sont filles de notre grande Révolution, qui sont la raison d'être de la France et contre lesquelles s'est dressée une horde grouillante d'esclaves conduite par de monstrueux tyrans.

« Raynal appartenait à cette phalange d'officiers qui croient à la République, à la force de son génie ,à la beauté de son idéal et qui puisent le courage dans cette foi merveilleuse et robuste. »

Deux hommes et deux femmes, raconte le *Cri de Paris*, sont assis dans l'avenue du Bois de Boulogne.

Un des hommes achète un journal du soir — Ecoutez ça, dit-il, et il lit : « Le général Gallieni avait parfois de ces trouvailles qui lui gagnaient le cœur du soldat... »

— Regardez donc, interrompt une dame, comme cette petite est bien campée. A-t-elle de jolies jambes !

Le monsieur. — Je recommence : « Le général... »

La dame. — C'est du jersey, n'est-ce pas ? On en remet beaucoup.

Le monsieur. — Ecoutez donc !... Je recommence. Il faut écouter.

Il reprend sa lecture qu'il poursuit sans nouvelle interruption jusqu'à la phrase finale : « Embrasse-moi. lui dit le général. »

La dame. — Un joli chapeau !

Le monsieur. — C'est égal ! Quand un général dit : « Embrasse-moi » à un simple soldat...

La dame. — C'est du ruban ,le chapeau.

Le polochon, ce vulgaire et pourtant bien doux confident des longues nuits de caserne, a les honneurs d'une chronique de bonne humeur dans *Le Diable au Cor*, journal des alpins.

Il se tient bien sagement, ce vieux polochon à la tête des lits et parfois s'ébroue et devient en colère pour taper sur un bleu.

Souvent aussi son aversion marquée pour les mathématiques élémentaires se traduit par des facéties invraisemblables. N'importe quel fourrier vous dira que trente-deux polochons et un polochon cela fait vingt-trois polochons, quand on va les chercher chez le marchand de puces ; et que les mêmes trente-deux polochons et un polochon font quarante-trois polochons quand on va les rendre.

Martini
LE MEILLEUR
VERMOUTH DE TURIN

Poste restante

Notre excellent confrère, M. Léon Bailby, directeur de l'*Intransigeant*, vient d'être reçu par M. Georges Leygues, président de la commission des affaires extérieures, MM. Escudier, Grodet, vice-présidents ; Gratien Candace, rapporteur, et Pichery, membre de cette commission, à qui il a fait tenir un nombre considérable de pétitions représentant 550.000 signatures, en faveur de l'amélioration du sort des prisonniers français en Allemagne.

Les membres de la Commission, réunis hors séance, ont pris acte de la manifestation impressionnante qui est ainsi faite en faveur de nos prisonniers, et qui ne peut manquer d'appuyer les efforts qu'ils font eux-mêmes pour arriver à la centralisation des services de prisonniers, répartis actuellement dans trois ministères, et pour la création d'une grande commission destinée à obtenir les améliorations réclamées par l'opinion publique.

Au Jardin du Luxembourg, demain lundi 12 juin 1916, à 16 heures précises, aura lieu un grand festival symphonique et lyrique avec le concours de Mlle Mirey, de la Gaîté-Lyrique, et l'orchestre des Concerts Rouge (50 exécutants). — Places : 1 franc, 60 centimes, 30 centimes.

Avez-vous besoin d'un renseignement ?

Vous pouvez le demander au

Bonnet Rouge

Il est répondu à **toutes** les lettres, soit par courrier, soit dans le journal sous la rubrique : **RÉPONSE AU LECTEUR.**

POUR LES LOYERS

Une permanence est établie les mardi et samedi, de 10 h. 1/2 à midi, 14, rue Drouot.

Les réponses aux demandes de renseignements écrites sont publiées tous les jours, en deuxième page, sous la rubrique :

"LA DÉFENSE DES LOCATAIRES"

Pour toutes les autres questions

Une permanence est établie les lundi, mercredi et samedi, de 17 à 19 heures, à la Rédaction du ***Bonnet Rouge***, 142, rue Montmartre.

Les Parlementaires aux Armées

La famille et les amis de M. Henri Coutant, député de la Seine, sont sans nouvelles de ce dernier, disparu, d'après le témoignage de soldats de son régiment, depuis le 28 mai dernier, dans un assaut à Cumières.

On sait que le jeune député, incorporé sur sa demande, en qualité de sous-lieutenant, dans un régiment d'infanterie, avait rejoint directement les premières lignes à Verdun, il y a environ trois semaines.

M. Henri Coutant appartient au Parti républicain socialiste.

Regards vers l'Est

Musique

A mon bien cher Julien Torchet.

A présent les noms seuls de Vaux, Douaumont et même les noms plus jolis, plus doux à prononcer de Tavannes et de Fleury ouvrent sur mon esprit comme les portes mêmes du tragique *Enfer* de Dante. Et, ne *faisant* pas dans l'horreur comme les auteurs du Grand-Guignol, car la vie m'apparaît plus diverse, et plus infinie, je ne vous dépeindrai ni le charnier où sont jetés pêle-mêle les morts qu'on a pu dégager et que des obus nouveaux retournent incessamment, ni les parapets ennemis faits de cadavres entassés sur plusieurs kilomètres de longueur, ni le bois tout pelé, tout écorché et tout brûlé de la Caillette où nulle brindille têtue n'a osé dénoncer la présence de mai. Il y a là des motifs de grandeur d'où la beauté n'est certes pas exclue. Nous tâcherons de nous en souvenir plus tard lorsque nous pourrons enfin l'évaluer avec le recul de temps qu'il faudra. Mais, aujourd'hui, notre pauvre chair douloureuse en frémit trop encore et je suis moi-même trop imprégné de l'odeur de la poudre et de la mort qui sature l'air empesté qu'on respire autour de Verdun !...

Dans le petit village assez proche du front, où on vient de nous mettre « au vert » pour renforcer et encadrer notre régiment éprouvé, l'église est peut-être le seul asile où on puisse se réfugier dans une atmosphère paisible. On peut ne pas croire que Dieu, ou ce que les prêtres appellent Dieu, vit dans la flamme trouble et fumeuse de ce quinquet qui clignote comme un œil jaune, un œil de malade fiévreux, dans l'ombre profonde de la chapelle. Il suffit pourtant qu'il y ait un banc dans cette ombre propice, un recueillement pour soi-même et au repos pour qu'on éprouve le bienfait de venir s'y détendre. Il arrive parfois même qu'on peut aller y écouter de la musique. Hélas ! ce n'est souvent qu'une aigre musique pleurarde, un peu confuse, où le bredouillement monotone des psaumes alternant avec l'odieuse quête et les manifestations un peu grosses d'un commerce âpre qui ne désarme pas, ne peut suffire à purifier définitivement l'atmosphère mystique. Et d'ailleurs, il importe peu, car la musique ne « joue » pas seulement sur notre cœur et notre âme, elle joue aussi sur nos sens, sur tous nos nerfs tendus, comme autant de cordes offertes à l'archet de grands ou de petits maîtres ensorceleurs...

Mais, revenir de Vaux, de Douaumont, revenir de l'Enfer, revenir de la Mort, avoir tout oublié, hors le roulement du canon, les cris, les râles des mourants, avoir désappris d'écouter le bruit intime de sa propre vie, et, tout à coup, entendre quoi, un son, un son impur si vous voulez, un son bâtard, un son de médiocre instrument médiocrement manié, un son qui n'a même pas pu jaillir des profondeurs d'un être ému, d'un véritable musicien, mais un son, après tout, qui est quand même un son avec sa riche ou pauvre voix, c'est renaître, pour ainsi dire à la musique tout entière et à son bienfaisant apaisement. Je ne puis exprimer ce qu'un air de musique, assez froide d'abord en elle-même et mal exécutée souvent, a pu bouleverser délicieusement en moi. Mais je me souviens d'avoir été présenté un jour du temps de paix, à un vieillard aveugle qui avait « raté » sa vie à force d'avoir voulu la parer et qui, à soixante-dix ans était encore obligé de courir après des cachets de deux francs pour assurer sa subsistance. A un moment donné, notre conversation fut exclusivement sur la musique. Et je vis alors cette pauvre loque humaine, effroyablement disgraciée et déchue au sens terre à terre et presque ignominieux du mot, s'animer tout à coup splendidement. Dans sa longue face amaigrie, ses grosses prunelles blanches d'aveugle qui roulaient entre les paupières rougies, sans expression et sans lumière, eurent des reflets inconnus. Et, peut-être, en effet, à cet instant, ses yeux morts à la vie « voyaient-ils » véritablement au-delà, au-dessus de notre vie commune, au royaume intérieur, au royaume inviolable et dont rien ne peut vous déposséder, où chacun de nous a peut-être à sa manière établi et cultivé son jardin secret.

Gabriel REUILLARD.

Les "Auxi" Jaunes

Neuf cents Annamites nous sont arrivés

Ils ont défilé d'un pas allègre qui s'efforçait à la cadence martiale, les petits soldats café au lait. Ils portent avec gravité de beaux uniformes d'un gros drap jaune dont la nuance s'assortit heureusement à leur teint. Des bandes molletières de couleur approchante ceignent leurs mollets d'enfant et, déjà, ils ont su donner au béret dont on les coiffa l'inclinaison gavroche et délurée de vieux militaires aguerris.

Evidemment leur fusil — car ils ont un fusil — est du modèle 74 mais un modèle est toujours un modèle et son âge n'enlève rien à sa respectabilité.

Aussi peut-on constater avec quel respect ils manœuvrent cette arme vénérable qui reste malgré tout à feu.

La gare de Lyon lorsqu'ils débarquèrent hier vers une heure de l'après-midi avait pris son air de fête.

Dans la foule, un murmure courait.

— C'est des Russes ?

— Mais non ! C'est des Japonais, vous voyez bien.

Et bien peu s'aperçurent que c'étaient des Annamites.

Un Annamite, parbleu ! est-ce que ça n'a pas un abat-jour sur la tête ?

La troupe se scinda en deux tronçons dont l'un, de six cents hommes, partit pour l'Ecole militaire, l'autre, de trois cents, pour la caserne de Port-Royal.

Que va-t-on faire de ces recrues nouvelles ? On ne sait pas encore très bien. Ceux-ci déclarent que ce sera dur d'en tirer quoi que ce soit, ceux là affirment qu'ils sont aptes à tout. Chacun convient toutefois que leur faculté d'assimilation est prodigieuse.

« Ils possèdent toutes les roueries de l'Annamite », m'assure un adjudant qui vécut parmi eux.

En attendant, dans la vaste cour de la caserne, ils promènent sans joie leur nonchalante oisiveté.

Ordre a été prescrit : n'en laisser sortir aucun. Le froid tardif les a surpris déjà mais toutes les mesures de précaution, nous dit-on, furent prises à cet égard.

Il est à croire que quelques-uns du moins remplaceront dans les bureaux les auxiliaires exilés.

Car vous chercheriez en vain dans les divers services de la place les auxiliaires d'autrefois. Ils ont fui, dispersés, volatilisés, oh ! rassurez-vous ! concierges vigilantes, pas vers leur foyer où ils seraient utiles, on les a expédiés plus sagement on ne sait où, à l'arrière du front, ou ailleurs.

Il a fallu mettre quelqu'un sur leur rond de cuir. Des femmes ont profité de l'aubaine. Mais les auxiliaires étaient si nombreux qu'on ne trouve pas assez de femmes pour tenir leur emploi.

Alors on fait appel aux Annamites.

Ces demi-noirs, qui doivent valoir un quart de blanche, s'entendront parfaitement à noircir du papier ; ils ne peuvent que s'y connaître dans l'art de l'indochinoiserie.

Au reste, l'expérience a été tentée ; on en occupe plusieurs déjà à cette besogne et ils recopient les grimoires administratifs avec une telle application qu'incapables de lire ce qu'ils contiennent ils reproduisent fidèlement jusqu'aux taches d'encre dont l'inadvertance d'un maladroit a pu salir la page.

Peut-être sont-ils dans le vrai, d'ailleurs, et la tache symbolique — tombée de la bouteille à encre — signifie-t-elle davantage que les autres hiéroglyphes qu'ils ont mission de transcrire.

André CHEVALIER.

Enseignement

L'ÉCOLE DE DEMAIN

Musées Scolaires et Leçons de Choses

Pour mener à bien notre guerre à l'abstraction, il importe avant tout de penser à développer chez l'enfant l'esprit d'observation, qui aidera à la formation de son jugement sur les êtres et les choses.

Il convient de songer surtout à la culture des sens !

Rappelons-nous ce que disait Rousseau : « Les premières facultés qui se forment et se perfectionnent en nous sont les sens. Ce sont les premières qu'il faudrait cultiver, nous ne savons ni toucher, ni voir, ni entendre que comme on nous l'a appris. Exercer les sens, ce n'est pas seulement en faire usage : c'est apprendre à bien juger par eux et, en quelque sorte, à bien sentir. »

L'Ecole de demain devra réaliser en grand l'éducation des sens. Elle apprendra aux jeunes élèves à voir, à observer, à toucher, à discerner par eux-mêmes et non par les autres.

Comment pourrait-on mieux atteindre ce but que par des leçons de choses bien comprises ?

Ces leçons ne servent-elles pas ,par définition, à obliger l'enfant à décrire, à observer tout ce qui l'environne, à se rendre un compte exact des différents phénomènes naturels et à en rechercher les causes ?

Or, pour faire de bonnes leçons, il faut mettre l'enfant en présence de la chose dont on lui parle, au besoin la lui mettre en main, lui faire découvrir par son observation personnelle les qualités et les défauts, les propriétés et les applications de l'objet étudié.

Rien ne séduit les enfants comme cette apparence de découverte. Ils retiennent plus facilement ce que leur esprit a été obligé de concevoir, que ce que celui du maître leur a imposé.

Il faut se dire, après Pestalozzi et Rousseau, que l'enfant doit étudier des choses et non des mots.

Mais il est indispensable d'avoir sous la main les divers objets nécessaires aux différentes leçons.

C'est pourquoi nous demandons la création de musées scolaires dans toutes les écoles de France ; ces musées seraient des sortes de compendium de tous les objets utiles, pour bien enseigner les différentes matières prévues par le programme scolaire.

Ils comprendront tous les objets usuels, et seront constitués par les enfants eux-mêmes.

Ces musées renfermeront dans leurs vitrines par exemple, diverses espèces de végétaux, des épis de blé, orge, froment, des échantillons de minéraux, pierre, terre, plâtre, marbre, soufre, des métaux de toutes sortes, des animaux naturalisés, etc., etc.

Quelles leçons utiles pourront être faites avec ces divers matériaux !

En présence de l'objet nous pourrons faire comprendre à l'élève ses transformations et son application aux divers usages de la vie.

Le musée doit être établi suivant un plan nettement conçu à l'avance. Il convient de n'y exposer que les objets nécessaires, de ne pas en faire un fouillis de choses hétéroclites et inutiles.

Il sera approprié à l'enseignement et non l'enseignement approprié au musée.

Il ne faut pas que ce musée soit, selon l'expression de Stephen Mac Say un « caveau de natures mortes » ! Les élèves pourront toucher et examiner à loisir les objets rassemblés.

Les enfants chercheront au cours des promenades scolaires sous la direction du maître, des minéraux, des végétaux, des objets intéressants et dignes de figurer dans les vitrines du musée.

Les parents devront contribuer aussi à sa constitution. Ils montreront ainsi l'intérêt qu'ils prennent à assurer une instruction solide et profitable à leurs enfants.

L'épicier par exemple donnera quelques échantillons de graines, le fils du boulanger apportera de la levure, de la farine, du son, du blé, celui du maréchal ferrant des échantillons de métaux, etc...

Pour les objets plus rares et plus coûteux, les subventions des municipalités et au besoin même des parents permettront leurs achats.

Nous pourrions donner un classement de ce que chaque musée pourrait renfermer dans l'intérêt de l'instruction.

Il serait utile d'y rassembler les objets se rapportant aux produits alimentaires, industries diverses, matériaux de construction, chauffage et éclairage, géologie et minéralogie, botanique, zoologie, agriculture, chimie, etc.

Pour la géographie et l'histoire, nous devrions nous contenter de l'image et du cinéma !

Ce serait un bien précieux d'avoir immédiatement à sa portée les éléments de la leçon, de pouvoir les montrer, les faire toucher, sentir, examiner par tous les sens. Cela permettrait d'étendre la méthode des « centres d'intérêt » et de faire découler des objets examinés, toutes les leçons de la journée.

Les classes seraient rendues attrayantes, les enfants prendraient le goût de l'étude et cela constituerait pour la nation entière une véritable source de profits, ce qui, vous l'avouerez, ne serait pas à dédaigner.

Fernand MORELLE.

Minuit à vingt-trois heures

UNE NOTE DU GOUVERNEMENT

Dans la nuit du mercredi 14 au jeudi 15 courant, à 11 heures du soir, toutes les horloges publiques (horloges des chemins de fer, des bureaux de poste, de tous les établissements relevant de l'Etat, des départements et des communes, etc.) seront avancées d'une heure.

Leur aiguille passera brusquement de 11 heures à minuit.

L'heure ainsi modifiée règlera pendant l'été, jusqu'au 1er octobre, tous les usages ordinaires de la vie. En particulier, les règlements de police concernant l'ouverture et la fermeture des établissements ouverts au public seront appliqués sans modification en se conformant à l'heure nouvelle

Le gouvernement prie le public de vouloir bien avancer toutes les pendules et montres d'une heure pendant la nuit du mercredi 14 au jeudi 15 juin.

Le but principal de cette mesure est d'économiser chaque jour une heure de lumière artificielle et, par conséquent, de réserver à la défense nationale une quantité considérable de charbon et de pétrole actuellement dissipés en éclairage inutile.

Tous les Français auront à cœur de se prêter à une réforme qui apportera à la France un surcroît de ressources dans la lutte décisive qu'elle soutient pour la civilisation et le droit.

LE DECRET A L'« OFFICIEL »

Le *Journal officiel* publie ce matin le décret suivant :

Article premier. — Dans la nuit du 14 au 15 juin, à 23 heures, l'heure légale sera avancée de soixante minutes.

L'heure normale sera rétablie le 1er octobre.

Art. 2. — Les ministres intéressés sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret.

« La censure doit s'exercer dans la mesure où la défense nationale est intéressée, mais les fonctionnaires seront responsables personnellement. »

(Décision du Comité Central du Reichstag.)

Les Planches

ECHOS

Les Bouffes-Parisiens annoncent les dernières représentations de Potash et Perlmutter. *C'est* Mon Bébé *qui succédera, avec, bien entendu, Max Dearly en tête de la distribution.*

On peut voir à la porte d'un grand music-hall, une jeune femme s'acquitter consciencieusement d'une fonction jadis réservée au sexe fort. Elle ouvre les portières, aide obligeamment les voyageurs à descendre, s'occupe de procurer fiacres et taxis à la sortie, le tout accompagné du plus gracieux sourire.

Au tableau : de belles pièces... de monnaie.

Avec une concurrence pareille, nos « chasseurs » n'ont qu'à bien se tenir.

Notre distingué confrère Henry Malherbe, secrétaire général de l'Opéra-Comique, a été cité en ces termes à l'ordre du jour du 7 mai 1916 :

« Malherbe (Henry), aspirant au 16e régiment d'artillerie. Energique, résolu, très brave au feu. En mai 1915, s'est porté, sous un bombardement intense, au secours d'observateurs ensevelis. Le 30 avril 1916, a, par son énergie, fait poursuivre le ravitaillement des batteries, malgré des pertes dans son personnel et ses attelages. »

Cette citation est affichée au foyer des acteurs de l'Opéra-Comique.

CE SOIR

Théâtres

COMEDIE-FRANÇAISE. — 8 h. 15. *Les Rantzau.*
ODEON. — 8 h. *Tricoche et Cacolet.*
OPERA-COMIQUE. — 7 h. 45. *La Traviata.*
TRIANON-LYRIQUE. — 8 h. 15. *Rigoletto.*
GAITE. — 8 h. 30. *Le Contrôleur des Wagons-Lits.*
PORTE-SAINT-MARTIN. — 8 h. 15. Dimanche, matinée et soirée. Lundi, matinée et soirée : *La Flambée.* Mardi, mercredi, soirée. Jeudi, matinée et soirée, avec Mme Vera Sergine, MM. Jean Kemm, André Calmette, Cazalis.

CHATELET. — 8 heures. *Les Exploits d'une petite Française.* (Mardi, jeudi, samedi).
ATHENEE. — 8 h. 30. *Avec le Sourire*, revue.
VARIETES. — 8 h. 30. *La Belle de New-York.*
GYMNASE. — 8 h. 30. *La Charrette Anglaise.*
ANTOINE. — 8 h. 30. — *La Revue du Théâtre Antoine. L'Ecole du Piston.*

NOUVEL-AMBIGU. — Dimanche matinée et soirée, *La Femme X...* avec Mme Jane Hading, M. Colas, Monteux, Collen, Mlle Andrée Pascal

RENAISSANCE. — 8 h. 10. *L'Hôtel du Libre-Echange.*
PALAIS-ROYAL. — 8 h. 30. *Le Veilleur de Nuit.*
BOUFFES-PARISIENS. — 8 h. 15. *Potash et Perlmutter.*
GRAND-GUIGNOL. — 8 h. 30. *Le Château de la Mort Lente.* — *Le Bout du Nez.* — *Bon souper, bon gîte, et...* — *L'Anniversaire.*
APOLLO. — 8 h. *La Demoiselle du Printemps.* (Jane Vaultier).
DEJAZET. — 8 h. 30. *Les Surprises du Divorce.*
VAUDEVILLE. — 2 h. 30 et 8 h. 30. *Jules César.*
ALBERT 1er. — 8 h. 30. *Le Mystérieux Jimmy.*
NOUVEAU-CIRQUE. — 8 h. 30. *Le Mariage de Cairoli.*

Music-Halls - Concerts - Cabarets

FOLIES-BERGERE — 8 h. 30. *La Revue des Folies-Bergère*
OLYMPIA. — 8 h. 30. Spectacle varié.

CONCERT MAYOL. — La grande revue annuelle *C'est Couru !* 2 actes, 20 tableaux, 100 artistes, 100 costumes. Au 12e tableau *Les Beautés Mondiales*, grand défilé des 50 plus jolies filles du monde.

MARIGNY. — 8 h. 30. *La Revue de Rip.*
SCALA. — 8 h. 15. *Vas-y Pépère*, revue.
ELDORADO. — 8 h. 30. *Ça ira !* Revue.
BA-TA-CLAN. — 8 h. 30. *Les Saltimbanques.*
AMBASSADEURS. — 8 h. 30. Revue.
GAITE ROCHECHOUART. — 8 h. 30. Revue.
MOULIN DE LA CHANSON. — 8 h. 30. Les chansonniers et la revue.
PIE QUI CHANTE. — 8 h. 30. Les chansonniers et la revue.
LA CHAUMIERE. — 8 h. 30. Les chansonniers. *Midi Bouge*, revue, et *Pandore*, pièce d'ombres.
LE CAGIBI. — 8 h. 30. *La Revue du Cagibi.*

CHEZ SENGA, 25, rue Fontaine. — 8 h. 30. Concert avec les meilleurs artistes.

Tous les jours, à 4 heures, apéritif-concert. Fauteuils, 0 fr. 50.

EUROPEEN (tél. Marcadet 13-35). — Gaby Montbreuse, Carjol, Georgius, Turcy Max Trébor, Christ-Yan, Gaimon, Mag-Lère, Liane d'Ax, etc. Pour terminer Carjol, Turcy et Lacotte dans l'hilarant vaudeville *Sans façon mon lieutenant*. Fauteuil un franc.

Cinémas

CINEMA DES NOUVEAUTES, Aubert-Palace, 21, boulevard des Italiens. — Tous les faits divers mondiaux. Grand orchestre symphonique. Séances permanentes de 2 heures à 11 heures.

OMNIA-PATHE. — *Jaloux de demain* (Mlle Robinne) ; *Aux Abois* (drame) ; *Chacun son métier* ; Actualités militaires : *Sur la Meuse, en Orient.*

TIVOLI-CINEMA. — Tous les faits divers mondiaux. Les plus jolis films. Programme varié, intéressant. Orchestre symphonique. Tous les jours de 2 à 11 heures.

THEATRES AYANT CLOTURE :

Opéra, Capucines, Cluny, Michel, Réjane, Sarah-Bernhardt.

Courrier des spectacles

PORTE-SAINT-MARTIN. — Loin de se démentir, la durée de *La Flambée* n'a jamais fait que croître à chacune des représentations de cette admirable pièce. Il faut reconnaître que rarement succès fut acquis à une œuvre théâtrale plus complet, plus entier que celui de *La Flambée*. Succès pour l'œuvre si vivante, si humaine, si poignante de M. Kistemaeckers, succès aussi pour l'interprétation vraiment unique, qui comprend Mme Vera Sergine, MM J. Kemm, André Calmette, Cazalis.

NOUVEL-AMBIGU. — A une œuvre comme *La Femme X*, il faut une interprétation de tout premier ordre, c'est pourquoi les directeurs du Nouvel-Ambigu n'ont pas hésité à rappeler Mme Jane Hading dans le rôle qui fut pour la grande artiste l'une de ses plus admirables créations A côté d'elle, se font applaudir MM. Colas, Collen, Monteux, Mlle Andrée Pascal.

CONCERT MAYOL. — Aujourd'hui et demain lundi, à l'occasion des fêtes de Pentecôte, deux grandes matinées de la revue annuelle *C'est Couru !* 2 actes, 20 tableaux, 100 artistes : même interprétation que le soir Au 12e tableau, Les beautés mondiales », grand défilé de 50 jolies femmes, premiers prix de beauté. Fauteuils 1 2 4 francs.

La Défense des Locataires

O. R. H. — Pas de déménagement possible sans le consentement du juge de paix. Venez nous voir.

Société du Gaz de Paris

L'assemblée générale ordinaire de la Société du Gaz de Paris s'est tenue le 8 juin. Elle a décidé la mise en paiement à partir du 1er juillet prochain d'une somme de 5 francs (moins impôts) par action, représentant le solde de l'intérêt de 10 francs afférent à l'exercice clos le 31 décembre 1915.

Par suite des diverses lois de finances, ce solde sera payable à raison de 4 fr. 80 par action nominative, et 4 fr. 385 net par action au porteur, contre remise du coupon n° 16 aux guichets des établissements de crédit ou à leurs succursales et agences.

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION.

Ce qu'on trouve
DANS
"Les Naufrageurs de la Patrie"

Histoire d'un Louis d'Or... et d'un Terrible engin ;
Le Rêve des Bons Messieurs de l' « Action Française » ;
Les Pandiffamateurs et l'Union Sacrée ;
Le Dégorgement de l'égout. Chapitre emprunté — titre en moins — à l' « Action Française » ;
Ceux qui trahissent ;
Leur « Coup de force » ;
Ceux qui font assassiner ;
Un jugement nous condamnant à payer quinze louis, et flétrissant les gens du Roy,
Et quelques autres choses que les Républicains trouveront plaisir à lire.

« Les Naufrageurs de la Patrie » — une forte brochure de 64 pages — est en vente au service de librairie du *Bonnet Rouge*, 142, rue Montmartre. L'exemplaire : 25 centimes. Le cent : vingt francs.

Les Réunions

COURS ET CONFERENCES

L'effort de la France et de ses alliés — Jeudi 15 juin, à 4 heures 30, au grand amphithéâtre de la Sorbonne, conférence par M. André Lebon, sur *l'Effort britannique*, avec le concours de Mme J. Bartet, M. de Max et la musique de la Garde Républicaine.

CIDRE sup. 65 fr. la pièce. ANTOINE, Le Mans (Sarthe)

PETITES ANNONCES

Les offres et demandes d'emplois sont insérées gratuitement et tous les jours.

OFFRES D'EMPLOIS

ON DEMANDE une dactylo, connaissant l'Anglais ; 6 tourneurs mécaniciens ; des hommes de peine, pour usine de la banlieue Paris-Nord. S'adresser H. Delerue, coopérative du fer à Enghien-les-Bains.

ON DEMANDE un ouvrier cordonnier chez M. Hemery, 11, rue du Cher, Paris.

ON DEMANDE à Tabarin, des *jeunes gens* comme chaussseurs de patins. App. fixe. Se présenter de 4 à 6 heures.

ON DEMANDE une dame veuve ou divorcée pour tenir intérieur d'une personne seule. Vatin, poste restante, bureau 102.

DEMANDES D'EMPLOIS

JEUNE FILLE pourvue du brevet supérieur, cherche place de secrétaire. Recommandé. S'adresser à M. Goldsky, au journal.

MENAGE, mari au courant du commerce, femme connaissant coupe, fabrication et vente confection dames et fillettes, désire gérance d'une petite maison de confection en province.
Adresser propositions Mme Broche, 16, passage Maurice, Paris (XIe).

JEUNE HOMME, 17 ans, belle écriture, demande place dans bureau ou emploi quelconque. Ecrire à M. René Voloter, 21, rue des Rosiers, Saint-Ouen.

EMPLOYE d'administration ayant plusieurs heures à sa disposition, désirerai trouver travail à faire soit à l'atelier ou chez moi. Ecrire : Rémy, 127, rue du Cherche-Midi.

EMPLOYEE de bureau, dactylo, demande emploi. Bonnes références. Mlle Jeanne, 17, rue de Prague.

OUVRIER électricien réformé de la guerre ferait installations et réparations à des prix modérés. Ecr. Gaston, 18, faubourg Saint-Denis, Paris, 10e arrondt.

DAME demande emploi dans le commerce (sauf alimentation), ou travail dans la couture. S'adresser : Mme Taillefert, 83, rue de Buzenval, Paris, 20e.

JEUNE HOMME se rendant à Bordeaux plusieurs fois pas semaine, cherche représentation vins ou alimentation. M. Carbois, 83, rue de Buzenval.

DAME VEUVE, venant de Londres, offre leçons d'Anglais, pur accent et par correspondance, 8 fr. la série de 10 leçons. Mme Clar, 181, rue Lourmel, 15e.

ADRESSES manuscrites à la main, même prix réduit, même très grosses quantités, seront faites par Mme Hanchin, 47, rue Polonceau (18e).

DAME chez elle, s'occuperait personne même âgée, infirme ou enfant. S'adresser : Boulangerie, 104, rue de Turenne.

MONSIEUR, 48 ans, anc. secrét. d'avocat, ferait corresp., contrôle dans usine, surveillance, caisse ou recettes (Paris ou province), sér. réf. Ecrire : G. Savin, 6, rue Alfred-Stevens, Paris, 9e.

CHAUFFEUR, 17 ans, demande place pour conduire auto. Cremer Jules, 20, rue Saint Isaure, 18e.

BONNE PHOTOGRAPHE

amie du journal, demande à faire chez elle tous travaux d'amateurs. Excellentes conditions. Ecrire à Mme Estarge, 46, rue Julien-Lacroix, Paris.

ANGLAISE donnerait leçons d'anglais à domicile. Prix modérés. Miss M. Bell, 3 bis, rue Clément-Marot, Paris.

LEÇONS D'ANGLAIS à domicile par demoiselle anglaise réfugiée de Turquie. Miss Bell, 3 bis, rue Clément-Marot, Paris.

Le Bonnet Rouge
est le seul grand journal républicain du soir.

Le gérant : LÉON BAYLE.

FÉDÉRATION DU LIVRE — MARQUE SYNDICALE — PARIS-2e SECTION

Imprimerie spéciale du *Bonnet Rouge*
18, r. N.-D. des Victoires
Paris (2e)